

# Pèlerins du temps et de l'éternité

HALDAS  
A VÉCU LE  
«PÈLERINAGE»



Notre invité du jour, l'écrivain Georges Haldas, chante un film de Jean-Blaise Junod, «Pèlerinage». Un film non pas à voir, dit-il, mais à vivre...

4

4

TRIBUNE  
DE GENEVE

JEUDI  
22 OCTOBRE 1992

OPINIONS

Quelle chance de voir – une fois – un film radicalement étranger aux poncifs du sexe, de la violence, et de la banalisation commerciale. Ce qui est le cas, précisément, du moyen métrage de Jean-Blaise Junod intitulé *Pèlerinage*. (Au cinéma Scala dès le 4 novembre). Qu'une absurde classification voudrait ranger dans les «documentaires». Alors qu'il est tout sauf cela. A savoir, chose assez rare, un véritable poème cinématographique. A partir d'un pèlerinage en Andalousie, obéissant à un rituel bien précis qui en assure le rythme et la solennité. Et qui est, en vérité, un double pèlerinage. Pourquoi double?

Parce qu'on y évolue, en fait, dans deux mondes. L'un, extrêmement animé, où l'on suit, à l'embouchure du Guadalquivir, une procession. Durant trois jours. A la Pentecôte. Où, au départ déjà, tout est tumulte. Devant une foule, en effet, considérable, et dans une atmosphère de

fête, tôt le matin, après la messe, on va, sous les acclamations, décrocher de l'autel l'étendard (*simpecado*) de la Vierge pour le placer sur une charrette tirée par des bœufs. Et que l'on va ainsi transporter jusqu'au sanctuaire de la petite cité blanche du Rocío. Et ce à travers d'admirables paysages: dunes et déserts, marécages, pinèdes. Lent cheminement des fidèles et des représentants de la confrérie organisatrice du cérémonial qui, à pied ou à cheval, en contrôlent la progression.

Chaleur, poussière, fatigue. Cours d'eau qu'il faut franchir à gué. Visages burinés. Voix rauques, égrenant des prières. Brusquement relayées par des chants populaires (variations sur des airs connus de sévillane). Et puis, à la tombée du jour, des ciels d'une beauté à vous couper le souffle. Avec, ici et là, ces points d'or rougi, dans le crépuscule, que sont les feux du campement. Car l'heure est venue

par GEORGES HALDAS



Ecrivain  
Helena Mach

du repos. Et tandis que les bœufs s'abreuvent dans un bassin, on mange, on boit, on bavarde, on danse, la *manzanilla* aidant, jusque tard dans la nuit. Quelque chose d'ancestral dans ces péripéties. De mythique. De sauvage aussi. Exubérance et

gravité. Sensualité et ferveur. Qui atteindra son paroxysme, le lundi, lorsque la statue de la Vierge du Rocío sera littéralement arrachée de l'église où elle trônait, pour être, en tant que, promenée au milieu d'une foule en délire. Une explosion quasi païenne. Qui va crescendo, tandis qu'une voix de femme, aux intonations arabes, entonne l'*Hymne à la Vierge*. C'est toute l'Espagne, ici, qui est présente. De la conquête à la reconquête.

Mais en parfait contraste, alors, et rupture avec ces déchaînements, un autre monde: celui de l'intériorité. Le silence d'un

vigoureux, de tout âge, et dont les bretelles, paysannes, se détachent sur le blanc des chemises; femmes volumineuses ou d'une élégance à la limite de la dureté (quels profils!); résistance du sable sous les hautes roues de la charrette; densité et fraîcheur de l'eau dont on asperge, à l'étape, les bêtes avec des gestes rudes en même temps que d'une grande délicatesse; discrètes mais vives allées et venues des moniales ponctuées par les grincements du parquet et des stalles; son grêle de la cloche marquant les heures. Nul besoin enfin de chercher, à ce film un sens. Il y est tout simplement:

“Chacune de nos vies n'est-elle pas, également, un double pèlerinage. Physiquement: de la vie à la mort. Et dans les profondeurs, en nous, un lent acheminement vers cette réalité ultime soustraite à l'espace et au temps. Et, par là même, à la mort.”

dans les images; dans le son (expressif plus que réaliste); dans le choix des musiques. Avec, aussi, les deux dimensions symboliques, à la fois, et réelles. Verticale (le corps des religieuses, debout, les cierges). Et horizontale: la procession que l'on voit, de loin, s'étirer dans la plaine. Bref, le mariage, ici, du temps et de l'éternité.

D'où l'émotion qui se dégage de cet ensemble rigoureux. Et miroir à sa manière de notre condition. Chacune

de nos vies n'est-elle pas, également, un double pèlerinage.

Physiquement: de la naissance à la mort. Et dans les profondeurs, en nous, un lent acheminement vers cette réalité ultime soustraite à l'espace et au temps. Et, par là même, à la mort. Mais croyance, ici, ou non croyance, peu importe. Car rien de fâcheusement théologique, dans le propos, et moins encore d'édifiant. Chacun a d'abord rendez-vous, jusque dans les moindres détails, avec la beauté! Et, à travers elle, avec ce qui «passe l'Homme» (Pascal) et le fonde.

Je vous en prie, qui que vous soyez, allez, non pas voir, mais vivre le film de Jean-Blaise Junod.

G. H. □

